

UN SEUL JOUR EST COMME MILLE ANS ...

(Ecriture de l'homélie du deuxième dimanche de l'avent 2011, messe de 11h00)

« Un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour ... » Puisque S. Pierre demande dans la seconde lecture de ne pas l'oublier, voici deux réflexions que les mots employés par l'Apôtre me suggèrent.

Pour le Seigneur

« Un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. » S. Pierre précise que c'est « pour le Seigneur » qu'il en va ainsi. Sa formule brise notre décompte habituel du temps et elle met en évidence un décalage. Le décalage qui existe entre Dieu et l'homme, entre le temps et l'éternité, entre notre conscience du temps et celle que Dieu peut en avoir. C'est une manière assez éloquente de nous rappeler que nos références ne sont pas celles de Dieu et que cette différence concerne aussi ce que nous appelons « le temps ».

Mais l'Apôtre tire un enseignement à propos de cette « relativité ». Il signale en effet que cette différence donne une signification particulière à la durée ainsi créée, entre maintenant et le jour de la venue du Christ. Je ne sais si nous attendons ce jour « avec impatience », mais, en tout cas, nous avons eu l'occasion de le considérer depuis quelques dimanches. Il nous avait été dit que le Seigneur tardait, qu'il nous fallait veiller, que la venue espérée colorait notre vie sous la modalité de l'attente. Aujourd'hui, S. Pierre nous rend sensible au fait que le « retard » du Seigneur n'est pas fortuit, comme s'il avait oublié sa promesse, ou qu'il lui plaisait de nous faire languir pour se faire mieux désirer. Ce retard est volontaire en ce sens qu'il crée un espace, celui de nos vies, un espace de conversion. La question n'est pas celle en effet d'une quantité de temps déterminée, que nous trouverions excessive ou insuffisante : la réciprocity de l'expression l'exprime. Il ne dit pas seulement que mille ans sont comme un jour ou qu'un seul jour est comme mille ans. Il relie les deux pour manifester qu'il s'agit d'une durée qualitative et non quantitative. Et elle est qualitative parce qu'elle vise notre croissance, qu'elle n'a de consistance qu'en fonction de notre croissance.

Sans doute sommes-nous un peu conscients que le temps donné ainsi a pour finalité notre conversion, notre écoute de la Parole du Seigneur, notre docilité à nous laisser guider par elle, à changer notre manière de penser ou de juger. Mais nous pouvons aussi percevoir que, dans cet espace ouvert par le Seigneur, il n'y a pas que notre vie individuelle qui est engagée. Il y a aussi la vie de l'humanité tout entière, de génération en génération. Nous n'en connaissons pas le nombre, nous sommes, chacun et tous ensemble, un maillon de cette chaîne vivante connue de Dieu. Or la venue du Seigneur au dernier jour concerne l'humanité entière, pas seulement chacun d'entre nous. Nous pouvons ainsi prendre conscience de notre solidarité avec l'humanité et considérer le dessein de Dieu dans toute son amplitude. C'est pourquoi « un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un seul jour ».

Pour nous aussi

La seconde réflexion nous permet de reconnaître que pour nous aussi « un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour ». Le « temps » : grande question, si présente à nos vies. Je n'ai pas le temps, expression généralement la plus utilisée, j'ai perdu mon temps, je ne trouve pas le temps, je dois rattraper le temps perdu, le temps passe. Il n'est pas jusqu'à ce temps que je n'ai pas vu passer, au point même d'en avoir perdu la notion, tellement j'étais absorbé par les images de mon écran d'ordinateur ou de ma télévision, oubliant jusqu'aux activités qui m'appellent et ceux avec qui je vis.

Cette abolition du temps coïncide avec une sorte d'oubli de la réalité et de ses liens vivants, comme si j'en avais été extrait.

Lorsque nous réfléchissons un peu à notre conscience du temps, à la conscience que nous avons du temps, qui passe, disons-nous avec le poète, nous le considérons comme une sorte de réalité objective dans laquelle nous sommes projetés, malgré nous. Il s'impose de l'extérieur et devient une denrée dont chacun serait plus ou moins pourvu. Nous voyons bien nous-mêmes que le « temps » est relatif, qu'il épouse pour une part la conscience que nous en avons : Je n'ai pas vu le temps passer ou, au contraire, il n'en finissait pas de se dérouler avec une lenteur pénible, les heures succédant aux heures, et même les minutes aux minutes et même les secondes aux secondes. Un supplice finalement, même lorsqu'il est passé sans que nous le voyions, car c'était alors que nous goûtions une joie ou un plaisir soudain disparus.

Comment comprendre ? Lorsque nous comprenons le temps comme une réalité qui nous est extérieure, nous sommes comme dépossédés de nous-mêmes, nous vivons hors de nous-mêmes, nous courrons après le temps et nous nous essouffons ! Tout simplement parce que le temps exprime une réalité intérieure et personnelle, celle de notre vie qui va vers son terme. Le temps économique, qu'il faudrait rentabiliser au motif qu'il est de l'argent, est en partie une illusion qui nous rejette hors de l'essentiel. L'essentiel est que notre vie personnelle va vers son terme et que cela est irréversible, que sa consistance est reçue de son lien avec l'œuvre créatrice. Il est parfois utile de perdre son temps pour se trouver réellement, pour ne pas se perdre soi-même dans une danse ininterrompue, enivrante peut-être mais qui nous prive de notre densité.

« Un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. » Notre vie personnelle est semblable à un éclair, elle est fugitive. Qu'est-elle au regard de l'histoire des hommes, au regard de la création entière ? Un éclair ! Sans doute cette conscience ne survient-elle que progressivement, au fur et à mesure de notre maturation, de notre croissance, de notre déploiement complet. Ceux qui ont frôlé de près la mort le savent de science certaine et leur vie en reçoit une consistance particulière. Mais tout va si vite que nous ne pouvons pas aller à toute vitesse et dans n'importe quelle direction. C'est de nous qu'il est question et de nos liens multiples de solidarité. C'est même déjà la plénitude de notre existence qui est engagée ainsi.

C'est pourquoi le propos de S. Pierre nous plonge dans la consistance de notre existence appelée à la communion avec Dieu. Il nous donne de pouvoir réveiller notre conscience du don reçu et de la manière de le déployer selon sa logique intérieure qui est celle de la charité divine elle-même.

Pour achever ces deux réflexions, à l'abord peut-être un peu « philosophique » mais pourtant bien concret, et les rassembler, il peut être bon de percevoir que, dans chaque messe, le temps est comme concentré, la durée comme ramassée. Nos existences souvent distendues ou éclatées sont appelées à se recueillir et à s'unir à la présence du Seigneur. Le temps et l'éternité sont unis en chaque action eucharistique et nous venons nous plonger dans la présence éternelle du Seigneur à son peuple pour que notre être personnel se déploie à nouveau dans nos actions quotidiennes. Nous nous ramassons pour nous élaner, comme les sportifs le font, et c'est cela qui imprime sa marque au temps, à la durée qui est désormais habitée par notre réponse puisqu'elle est fondée dans l'attente de la venue du Seigneur. Un aspect de notre conversion consiste ainsi à nous réapproprier ce « temps » parce qu'en nous convertissant au Seigneur qui vient, nous entrons plus profondément dans ce que nous sommes appelés à devenir, grâce à lui.

